

PREFACE

Pierre (1) et Françoise (2) GRELAND

C'est un grand honneur pour nous, qui sommes ses cadets, de présenter au public cet ouvrage essentiel au sein de l'œuvre extrêmement diversifiée que Jean HURAUULT a consacrée aux populations forestières de la Guyane.

Venu en Guyane en 1947 pour réaliser un levé géographique moderne de ce pays, dont à l'époque, de nombreux cours d'eau n'étaient que sommairement tracés, dont les sources demeuraient inconnues et dont de nombreux reliefs n'avaient pas même été reconnus, Jean HURAUULT va, durant dix sept années, et parallèlement à des travaux menés en Afrique, s'attacher à cette tâche monumentale.

Inévitablement, ses activités de géographe vont le mettre en contact avec ce que l'on appelait à l'époque « les populations primitives ». Tout d'abord parce qu'en dehors des régions d'orpaillage, elles formaient, comme de nos jours, les seules communautés humaines que l'on puisse rencontrer sur des milliers de kilomètres carrés. Ensuite et surtout parce que sans elles, ni la navigation sur des cours d'eau dangereux, ni la pénétration dans l'immense massif forestier, n'est possible. Avant de devenir l'objet de ses observations, les populations de l'intérieur, Noirs Boni ou Amérindiens Wayana et Wayampi seront d'abord ses collaborateurs efficaces.

Et c'est dans ce contexte particulier que prendra corps un aspect essentiel de l'œuvre de Jean HURAUULT : la lutte pour la survie des populations forestières d'abord, la lutte pour leur épanouissement ensuite. En effet, on ne peut trouver de contexte plus favorable, pour apprendre à se respecter et à s'estimer, que de travailler ensemble dans les grands bois, car c'est là un lieu qui ne laisse aucune place aux sentiments fous : dans un tel milieu, on marche ensemble, jusqu'au bout, ou l'on décroche très vite.

Très rapidement, la tâche de Jean HURAUULT sera double : D'une part, mener à bien ses missions géographiques dans des conditions difficiles souvent plus proches de celles des expéditions du XIX^{ème} siècle que de celles que nous connaissons actuellement. Souvenons-nous, par exemple, que c'est lui qui, en cette aube de l'ère des moteurs hors-bord, fera vrombir les premiers sur l'Oyapock. D'autre part, porter à la connaissance du monde, non seulement la richesse intrinsèque des civilisations amérindiennes et noires réfugiées, mais encore la responsabilité que notre Société porte dans l'extinction des premières et dans la destruction de toutes.

Au cours de ces dix sept années de travail de terrain, Jean HURAUULT et ses proches collaborateurs, tels le géomètre Pierre Frenay et les docteurs André Fribourg-Blanc et Etienne Bois, vont visiter et étudier pratiquement toutes les ethnies noires réfugiées et amérindiennes de Guyane à l'exception des Palikur. Néanmoins, le plus gros de l'effort de recherche portera sur les BONI (ALUKU) et les WAYANA.

Ce dynamisme de la recherche de Jean HURAUULT, outre le mérite personnel et le courage infatigable qu'il révèle, s'avère pleinement justifié pour deux raisons fondamentales : Tout d'abord (ceci ne vaut que pour les Amérindiens), la plupart des ethnies sont, au commencement de ses travaux, en voie d'extinction. Alfred Métraux n'avait-il pas été jusqu'à écrire dans son travail de 1927, « Migrations historiques des Tupi-Guarani » que les Wayampi étaient éteints ? En tout cas, le recensement de 1948 ordonné par le tout premier Préfet de la Guyane, Robert Vignon, accusera un total alarmant de 800 Amérindiens en tout et pour tout.

Ensuite, on constate tout simplement que jusqu'à la seconde moitié de ce siècle, les connaissances ethnographiques sur la Guyane sont pratiquement inexistantes. Avant cette date, on dispose bien de quelques bons récits de voyages, surtout du XIX^{ème} siècle, mais de travaux de facture scientifique, point. Pour être justes, citons tout de même la publication qu'un Allemand, Curt Nimuendaju, consacre en 1926 aux Palikur et

(1) anthropologue ORSTOM - (2) ethnolinguiste CNRS.

celle qu'un Hollandais, C.H. De Gøje consacre en 1941 aux wayana. Malheureusement, ces travaux restèrent longtemps peu connus des chercheurs français. Cette pauvreté est d'autant plus frappante que l'ethnologie en tant que science existe depuis la fin du siècle précédent et que ses représentants français, dont les plus célèbres sont Alfred Métraux, Roger Bastide et Claude Lévi-Strauss, sont, dès l'entre-deux-guerres, bien implantés en Amérique du Sud.

Face à l'urgence et à la carence, Jean HURAUULT va donc tenter de combler les lacunes et de rattraper le retard accumulé.

A la lumière des progrès accomplis par notre science, il serait facile (mais si dérisoire) de souligner telle ou telle insuffisance de son œuvre. En fait, la tâche était si ample et l'avenir si incertain, qu'il lui fallait s'intéresser à tout : à l'économie, aux techniques, et aux arts, aux systèmes de pensée, à l'organisation sociale, à l'acculturation, à la démographie, à l'agriculture traditionnelle et même à l'archéologie. Plus encore qu'une nécessité, cette approche diversifiée révèle, du point de vue méthodologique, la volonté d'être un généraliste, afin de parvenir à une ouverture suffisante sur tous les problèmes.

Cette activité intense se concrétisa en rapports, articles et ouvrages dont les plus importants, en dehors de la présente œuvre, sont : « Les Noirs Réfugiés Boni de la Guyane Française » en 1961, « La vie matérielle des Noirs Réfugiés Boni et des Indiens Wayana du haut Maroni » en 1965, « Les Indiens Wayana de la Guyane Française : Structure familiale et coutume familiale » en 1969, et « Africains de Guyane » en 1970, admirable livre d'art devenu aujourd'hui introuvable.

Un des aspects particuliers de l'œuvre de Jean HURAUULT est son intérêt pour l'histoire. C'est lui qui est à la base du présent ouvrage et il mérite d'être replacé dans un contexte plus ample.

Très tôt, le géographe qu'il est prend conscience de l'effroyable écroulement démographique survenu chez les Amérindiens, qu'il met en parallèle avec l'équilibre des Noirs Réfugiés et Djuka qui, à partir de petits noyaux d'esclaves fugitifs, réussirent à constituer des groupes importants et en relative bonne santé. Aussi, dès 1951, encourage-t-il son collaborateur, le Docteur André Sausse, à développer ce volet historique, cependant que lui-même entreprend un véritable travail de fourmi, avec Emile Abonnenc et divers archivistes de la France d'Outre Mer (FOM), de la Bibliothèque Nationale et des Archives Nationales : il ne s'agit rien moins que du méticuleux recensement de l'ensemble des manuscrits et textes imprimés existants sur la Guyane Française. Cet aspect encyclopédique de son œuvre dépasse d'ailleurs le cadre strict de l'ethnographie, puisqu'il porte à la connaissance du public, sous une présentation claire et méthodique l'ensemble des documents indispensables à l'étude de tout le passé de la Guyane : ce sera l'ouvrage collectif « Bibliographie de la Guyane Française », en 1957.

Jean HURAUULT décide alors de consacrer son effort à l'histoire des seuls Amérindiens (1). L'interrogation centrale, capitale pour nous tous Américanistes, est de connaître la (ou les) cause(s) de l'extinction des Amérindiens, qu'elle soit brutale ou progressive. La Guyane, on le sait, ne connut jamais, comme au Mexique, dans le bas Amazone ou à Hispaniola (actuels Saint Domingue et Haïti) d'holocauste brutal. Dans deux articles publiés dans la revue « Populations » en 1965 et 1966, Jean HURAUULT est l'un des tous premiers, avec Borah de l'école de Berkeley à avoir montré que le choc fut d'abord microbien et viral.

Le débat n'étant pas alors porté sur la scène scientifique internationale, Jean HURAUULT cherchait avant tout à montrer à des hommes du XX^{ème} siècle comment des erreurs vieilles de trois siècles pouvaient être reproduites et aboutir aux mêmes conséquences. De cette idée-force naquit « Français et Indiens en Guyane ». Même si aujourd'hui les travaux d'autres chercheurs ont précisé certains aspects historiques ou ethnologiques, en particulier le phénomène de la guerre comme ressort symbolique de l'identité, qui divergent quelque peu des idées de Jean HURAUULT, l'analyse qu'il présente des rapports entre Européens et Amérindiens reste incontournable et demeure,

(1) Les travaux qu'il a consacrés à la démographie de la Guyane durant l'époque coloniale restent jusqu'à ce jour inédits.

quinze ans après sa première publication, la base de réflexion de tous ceux qui luttent pour donner aux Amérindiens la place qu'ils estiment leur revenir, ou, plus simplement, le livre-guide de ceux qui ne cherchent qu'à comprendre la situation actuelle.

Dans le panorama plus général de l'ethnographie de l'Amérique tropicale, la démarche de Jean HURAULT est tout à fait originale, car jusqu'à lui, bien peu d'ethnologues et d'historiens s'étaient attachés à restituer le passé des sociétés à traditions orales. Depuis son œuvre pionnière, l'approche historique des populations forestières d'Amazonie s'est considérablement développée, tant en France qu'en Amérique latine ou ailleurs, pour prendre trois directions :

- l'étude des archives coloniales et éventuellement des fonds modernes ;
- l'étude des traditions orales de nature historique des populations contemporaines ;
- l'étude des représentations que ces populations ont de leur passé et de leurs contacts avec l'Occident.

Les deux premières orientations sont complémentaires (quoique pas toujours associées dans le travail des chercheurs), cependant que la troisième relève de l'histoire de la pensée des sociétés indigènes.

Pour la seule région des Guyanes, l'étude historique, parfois couplée à une archéologie balbutiante, est en plein essor grâce aux travaux de Sally et Richard Price et de Silvia W. De Groot pour les Marrons, de Aad Boomert pour l'intérieur de Surinam, du regretté Protasio Frikel pour le nord Para, de Simone Dreyfus-Gamelon pour le littoral des Guyanes et de Dominique Tiiklin-Gallois et nous-mêmes pour l'Oyapock et l'Amapa. Dans un tel contexte, le caractère pionnier de la pensée de Jean HURAULT, la nécessité de disposer d'une œuvre de référence, joints à la méthodologie magistrale qu'il développe dans l'analyse des documents du passé, voilà trois raisons majeures qui justifient, s'il en était besoin, la réédition de « Français et Indiens en Guyane ».

Un autre aspect essentiel auquel l'auteur consacre les derniers chapitres de son livre ne peut laisser indifférent tous ceux qui s'intéressent à la Guyane par leur travail, non plus que tous ceux qui y sont attachés par des liens plus puissants. Il s'agit de la continuité moderne des aspects négatifs des contacts anciens et de la difficulté à mettre en place une politique stable à l'égard des Amérindiens et des Noirs Marron.

Travaillant depuis 1969, à des titres divers, avec les Amérindiens, nous avons pensé qu'il n'était pas sans intérêt, vingt ans après la rédaction du livre, de faire le point sur la situation actuelle des Amérindiens.

Tout d'abord l'occupation territoriale : Depuis ses origines, la Guyane administrative est fondamentalement côtière, les fleuves étant dévolus aux Noirs Marrons et aux Amérindiens. Les zones côtières les plus isolées sont également occupées par des Amérindiens. Au moment où nous écrivons ces lignes, la répartition des Amérindiens et des Noirs Réfugiés reste pratiquement identique à celle qu'elle était au XIX^{ème} siècle : les Galibi occupent le nord-ouest de la zone côtière ; les Palikur l'extrême nord est ; les Boni, les Djuka et les Paramaka, le moyen Maroni ; les Wayana, les Emerillon et les Wayampi, le sud du pays.

Si l'on considère l'ensemble de ces peuples tels qu'ils sont aujourd'hui répartis, leur dispersion et les chiffres bruts de leur population risquent de paraître bien dérisoires, face à Cayenne et ses environs concentrant l'essentiel de la vie guyanaise, face aussi à Kourou et son enjeu international.

Pourtant, ces peuples forment, aujourd'hui comme hier, l'essentiel du peuplement de l'intérieur guyanais, et surtout, ils sont en pleine expansion démographique. Lorsque Jean HURAULT acheva le présent ouvrage, tous les Amérindiens rassemblés ne totalisaient pas plus de 2 000 personnes. Aujourd'hui, ils ont doublé leur nombre. Quant aux Noirs Marrons, ils sont présentement plus de 6 000 en territoire guyanais, non compris les Réfugiés du Surinam, au statut précaire.

Plus que jamais, les populations tribales sont une composante de la société guyanaise que l'on aurait grand tort de négliger. Parce qu'il s'agit du domaine que nous connaissons le mieux, et pour rester dans l'esprit de l'ouvrage de Jean HURAULT, nous centrerons cependant notre propos sur les populations amérindiennes, pour tenter

d'expliquer les évolutions contemporaines.

EVOLUTION ADMINISTRATIVE : Entre 1967 et 1969, environ 65% des Amérindiens de Guyane devinrent citoyens français ; aujourd'hui, près de 80% d'entre eux sont concernés par ce statut. L'essentiel des Wayana et une minorité de Palikur, de Galibi et de Wayampi demeurent « sans nationalité » ou étrangers possédant des documents d'identité surinamiens ou brésiliens.

Au delà de ces rattachements formels à des Etats-Nations, l'immense majorité des Amérindiens reste fondamentalement membre en priorité de son groupe ethnique d'origine, acceptant difficilement les réalités frontalières et leurs contraintes. Néanmoins, la Guyane Française, lieu de paix et de bien-être matériel, leur apparaît comme une terre d'accueil ou, pour le moins, de repli momentané, fidèle en cela, à la réputation de la République.

La citoyenneté n'en reste pas moins pour l'essentiel des Amérindiens une figure de style : tout d'abord parce qu'une grande partie d'entre eux est, de nos jours encore, monolingue ou locutrice, en sus, d'un créole encore approximatif ou d'un français extrêmement frustré, ce qui condamne, pour l'heure, toute adhésion réelle à un quelconque système politique étranger au leur ; secondairement, parce qu'il est difficile pour eux d'élire des responsables, au sens européen du terme, qui restent en même temps représentatifs de leur culture ; enfin, parce que la notion de citoyenneté et les devoirs qu'elle impose reste encore un carcan moral et psychologique difficilement compatible avec la mobilité spatiale et les relations parentales et sociales au sens large d'une communauté amérindienne traditionnelle.

Face à de telles évidences, l'Administration française a instauré en catimini divers aménagements à cette citoyenneté, en particulier pour les Amérindiens de l'intérieur. L'accès aux pays Wayana, Wayampi et Emerillon est réglementé par décret préfectoral ; les impôts locaux ne sont pas levés ; l'appel sous les drapeaux est réservé aux franco-phones qui en font expressement la demande ; l'assistance médicale gratuite est généralisée ; quant à la fréquentation obligatoire de l'école, bien peu d'instituteurs songent à l'appliquer.

EVOLUTION CULTURELLE : Ce que Jean HURAUULT a montré pour la période allant du XVII^{ème} siècle à 1970 reste d'actualité : les Indiens demeurent profondément attachés à leur façon de concevoir le monde et de s'y mouvoir. En clair, aujourd'hui comme hier, ils aiment choisir leur activité du lendemain ; ils préfèrent le conseil fraternel ou paternel à tout pouvoir coercitif, et, par dessus tout, spirituellement et, dirons-nous, sensuellement, rien n'est meilleur pour eux que de s'immerger dans la nature à l'état brut. Ces trois points d'ancrage, inscrits dans un cycle saisonnier d'activités bien régulé et sous-tendus par un réseau complexe de relations sociales formaient jadis le cadre de leurs différentes civilisations. Une fois détruit ou perturbé le milieu naturel, le cycle d'activités se fragilise puis se rompt ; une fois intercalé l'administrateur, l'instituteur, le technicien, les relations sociales se modifient puis se distendent, mais jamais ne meurent l'amour de la liberté, l'esprit de tolérance et l'appel des grands bois. Les Canadiens français ont donné un nom à cette philosophie : ils l'appellent « la vie sauvage », cependant que nos canotiers créoles se coulent à chaque mission dans les délices de ce qu'ils nomment « la vie indien ». Irrémédiablement irréductible, cette vie là demeure à jamais incompatible avec notre mode de pensée occidentale, et l'anthropologue français Pierre Clastres, qui, le premier a réfléchi sur ce concept et qualifié les civilisations amérindiennes non pas de sociétés sans Etat, mais bien, *a contrario*, de « sociétés contre l'Etat », aurait été bien d'accord pour dire que ce n'est pas le fruit du hasard s'il n'existe aucun Etat amérindiens sur le continent américain.

Si l'on se place dans une perspective historique, les premiers habitants des trois Amériques eurent à subir de la part des Européens, les effets de différentes politiques : la destruction physique violente, l'assimilation des individus au mode de vie général, ou mieux, mais plus récemment, l'intégration des groupes dans le concert national.

En Guyane, la première solution ne fut jamais pratiquée ; quant aux deux autres, dont le lecteur découvrira les fluctuations au sein du présent ouvrage, elles ne sont que

les phases évolutives d'une même trajectoire liée à l'histoire de notre propre pensée politique. A bien y regarder de près, ces trois politiques appliquées aux Amérindiens possèdent un point en commun : la négation de l'autre.

Négation physique pour la première ; négation de la pensée sauvage pour la seconde ; négation de la liberté et de l'autonomie de gestion pour la troisième.

Il apparaît ainsi en clair que l'intégration prônée en 1967-69 par la République et qui fut alors baptisée du nom de « francisation », ne pouvait être autre chose qu'une forme larvée de dépendance, dans le prolongement du concept d'assimilation, même si, dans les formes, il eût pu en être autrement : quoi de plus souhaitable en effet que l'entrée de nouveaux peuples dans un concert de convivialité partagée, de droits acquis, de savoirs échangés ?

Las ! Les mauvaises idées ont la vie dure ! Quinze ans après l'avertissement lancé par Jean HURAUULT montrant que toute politique indianiste, aussi généreuse soit-elle, est condamnée à la base si elle ne se fonde pas sur le respect de la culture de l'autre, essayons de tirer un bilan de la situation.

BREF PANORAMA DES AMÉRINDIENS AUJOURD'HUI

1 - LES ETHNIES : Rappelons brièvement pour éclairer notre propos que les Amérindiens en Guyane sont représentés par six ethnies : deux de la famille linguistique karib (les Galibi et les Wayana), deux de la famille linguistique arawak (les Arawak proprement-dits et les Palikur) deux de la famille linguistique tupi-guarani (les Wayampi et les Emerillon).

Les écarts séparant les langues d'une même famille sont très variables : Les Galibi ont une compréhension limitée de la langue wayana qui diverge fortement de la leur ; les Palikur ne reconnaissent que quelques mots dans celle des Arawak ; en revanche, il est possible de se faire comprendre d'un Emerillon en parlant wayampi.

Quant aux trois familles linguistiques elles-mêmes, elles sont aussi différentes entre elles que peut l'être l'ensemble des langues latines pour l'ensemble des langues germaniques ou slaves ; les rapprochements sont d'ordre lexical, marqués par les emprunts mutuels que se font les langues, comme lorsque le français essaime son vocabulaire philosophique et politique dans l'Europe des Lumières ou comme lorsque l'anglais de l'informatique tend à se mondialiser par exemple.

Jean HURAUULT a montré qu'une différenciation culturelle marquée existait entre les ethnies côtières (Arawak, Galibi et Palikur) et celles de l'intérieur (Wayana, Wayampi, Emerillon). Actuellement, cette opposition non seulement se maintient mais à même tendance à se renforcer, en particulier en raison du rôle de leader que jouent les ethnies de la côte dans le mouvement pan-indien.

Depuis 1972, grâce à diverses recherches menées dans les zones périphériques à la Guyane (D. Tilkin-Gallois, L. Hussack Van Velthem, D. Schœpf et nous-mêmes), la répartition hors de nos frontières des ethnies Wayana et Wayampi se sont précisées.

On s'est ainsi aperçu qu'une fraction notable des Wayampi méridionaux, connus sous le nom de Wayampi-puku avaient survécu dans les forêts de l'Amapa, tandis que les Wayana du Jari disparaissaient pour se replier soit sur le Paru au Brésil, soit sur l'Itany en Guyane Française.

Par ailleurs, les phénomènes de fusion inter-ethnique, déjà présentés par Jean HURAUULT, ont été mis en valeur dans les recherches récentes, que ce soit pour les Emerillons (E. Navet, comm. pers.) ou pour les Wayampi et les Palikur (P. Grenand, 1983 ; F. et P. Grenand, 1987). Ainsi les trente ethnies qui vivaient en Guyane au XVIIème siècle (laquelle, à l'époque englobait les deux tiers de l'actuel Amapa brésilien) soit se sont, pour plus de la moitié d'entre elles, éteintes, soit se sont fondues parmi les groupes survivants.

Quant aux Indiens inconnus, quelques groupuscules ont été contactés (c'est le cas des Akulio du Surinam) ou localisés dans les régions frontalières. Ils ne peuvent en aucun cas, comme le stigmatise avec humour Jean HURAUULT, continuer à alimenter les mythes peuplant la haute Guyane de hordes de populations sauvages.

EVOLUTION DE LA POPULATION AMÉRINDIENNE

(Pour les Wayana, les Wayapi et les Palikur, nous avons inclus les communautés du Surinam et du Brésil.)

ANNÉE	GALIBI	PALIKUR	ARAWAK	WAYANA	WAYAPI	EMERILLON
1600	5500	4000				
1610						
1620						
1630						
1640						
1650						
1660						
1670	2000	1200				
1680						
1690						
1700						
1710						
1720						
1730		480				
1740	550					
1750						
1760				3000		
1770						400
1780						
1790	200	270				
1800				2000		
1810						
1820					5500	
1830						
1840		220			800	
1850	250					350
1860						
1870						
1880						
1890		250		1200	600	100
1900	300					
1910				1000		
1920		240				
1930						70
1940		280		600		
1950			120	550	550	50
1960	670	370	150	600	500	65
1970	1200	450	200	670	490	85
1980	1550	950	310	920	570	135
1990	2000	1100			730	180

2 – LA DÉMOGRAPHIE ET LA SANTÉ : Les Amérindiens ne s'éteignent plus, et cela est vrai depuis maintenant fort longtemps pour les Galibi et les Palikur. Le tableau que nous présentons ci-dessous, ramené à chaque début de décennie pour des raisons de simplification, montre clairement que depuis la fin des années 60 un phénomène déjà bien installé pour les Amérindiens côtiers atteignait à son tour les Indiens de l'intérieur.

L'excellente politique sanitaire pratiquée en Guyane et à Surinam s'inscrit nettement dans ces résultats, même si des phénomènes adaptatifs encore mal contrôlés, avancés par les meilleurs spécialistes de la question (Drs F. Joly, E. Bois et A. Fribourg-Blanc) sont également sous-jacents.

Néanmoins, la persistance du paludisme dans l'intérieur, jointe aux parasitoses intestinales et aux modifications du genre de vie risquent de créer une détresse sociale telle que cet essor pourrait bien s'en trouver largement atténué au cours de la prochaine décennie.

En effet, la montée de l'alcoolisme, fondamentalement liée à l'inadaptation sociale de nombreux individus essentiellement masculins, au cours de leurs expériences d'emplois salariés dans notre monde, est devenue un problème préoccupant qui, à lui seul, devrait attirer l'attention des pouvoirs publics.

Pour les groupes côtiers, cette menace s'accompagne de complications sociologiques qui se manifestent par exemple à travers le problème du métissage, qui reste mal accepté, tant par les Palikur que par les Galibi, et à travers la dispersion d'individus isolés, qui risque fort d'atténuer considérablement l'essor démographique et de gréver l'impact des revendications territoriales.

3 – LES LANGUES ET LA SCOLARISATION : Les langues amérindiennes, base fondamentale du développement d'une certaine vision du monde et support d'un discours inimitable sur la nature amazonienne, se portent bien, car, hormis les Arawak qui utilisent désormais majoritairement le Sranan tongo (takitaki de Surinam) dans leur vie quotidienne, tous les autres Amérindiens s'expriment massivement dans leur langue. Image extrême, deux élèves galibi, apprentis-bacheliers, sortant d'un cours de français traitant de Voltaire, s'expriment entre eux en galibi. Cela ne signifie pas que ces jeunes gens rejettent la pensée voltairienne en bloc mais bien au contraire qu'ils sont capables de manipuler selon l'heure deux systèmes de pensée. Que pouvons-nous imaginer de plus sain, de plus enrichissant, dans un univers fait de rejets et d'intolérance ?

Et pourtant, parmi tous les services de l'Administration française, l'Éducation Nationale semble bien rester l'une des institutions ayant le plus de difficultés à s'adapter aux réalités présentes du problème amérindien. En vingt ans, elle a tout à tour oscillé entre une éducation bilingue non officiellement reconnue, une éducation du type métropolitain et une éducation du type « Français pour étrangers ». Le système du monitorat indigène accepté dans les années 60-70 fut ensuite abandonné pour être réadopté vers les années 80.

En fait, à aucun moment l'idée d'une sélection claire et nette d'enseignants destinés à exercer dans les conditions rustiques que sont celles de l'intérieur, ayant de bonnes connaissances ethnologiques et utilisant les notions élémentaires de la linguistique moderne, n'a été réellement exprimée.

Le problème reste donc entier et peut se résumer en peu de mots : La plupart des Amérindiens, pour des raisons socio-économiques évidentes, désirent acquérir une bonne connaissance du français et des mathématiques, mais cela ne saurait en aucun cas signifier que du même élan ils souhaitent perdre et leur langue et leur culture sachant fort bien que de l'éducation familiale dépendra leur épanouissement dans la grande forêt amazonienne. De la prise en compte de ce double principe comme base de réflexion pourra naître une politique acceptable tant par la République que par les populations concernées.

4 – LES STRUCTURES POLITIQUES INTERNES ET L'ORGANISATION FAMILIALE

Depuis la départementalisation en 1948, les structures politiques traditionnelles des Amérindiens ont été reconnues. En clair, les chefs de villages sont restés à leur pla-

ce et la francisation de 1968 n'a rien changé à l'affaire. A l'heure où nous écrivons ces lignes, le maire wayampi de Camopi est le fils du chef de cette Communauté, tandis qu'à Awara, nul n'oserait contester l'autorité des chefs traditionnels et ce n'est pas un hasard si la nouvelle commune porte le nom d'Awara-Yalimapo : l'origine de ces deux chéfferies ne nous ramène-t-elle pas à la fin du XVIème siècle, lorsque Walter Raleigh, corsaire de la reine Elisabeth première d'Angleterre, vint caréner sur leurs plages ?

Deux maires, un conseiller général, divers conseillers municipaux, ne peuvent être conçus comme une rupture avec le passé. Ils sont avant tout un lien, une articulation avec notre société. Même mal comprise par les Anciens puisqu'interprétée par beau-coup (et surtout par les trois nations de l'intérieur) comme un renouvellement de l'alliance avec les Blancs et aujourd'hui les Créoles, la structure communale, dès lors et dès lors seulement où une auto-prise en charge réelle lui est permise, peut devenir une véritable base de la participation des Amérindiens à la Guyane moderne.

Quant à l'organisation familiale, après avoir subi les coups de la baisse démographique telle que nous la décrit Jean HURAUULT, et, ajouterons-nous, ceux liés à l'action fondamentalement acculturatrice des missionnaires, elle est restée très stable depuis la première édition de « Français et Indiens en Guyane ». Les Wayana, les Wayampi, les Palikur et les Galibi n'ont pas changé leur système matrimonial depuis cette date. Seuls les Emerillon (E. Navet, comm. pers.), à l'instigation du chef Mompera, ont tenté d'éliminer la polygamie pour éviter la prolifération des hommes célibataires.

Quant aux unions entre Wayampi et Emerillon, elles se sont nettement développées, cependant que les unions avec des Brésiliens, des Créoles, voire des Français métropolitains d'un côté et des Galibi ou des Palikur de l'autre, bien qu'ayant été relativement fréquentes au cours des quinze dernières années, semblent n'avoir débouché que sur un fort petit nombre de couples stables. Cela indique sans doute une tendance hémorragique d'autant plus régulière que certains couples mixtes qui ne choisissent pas nettement le camp amérindien, sont, comme par le passé, difficilement admis au sein des communautés.

5 - LA VIE RITUELLE ET LE CHRISTIANISME : Une partie importante des Amérindiens de Guyane fut évangélisée au XVIIème siècle et le lecteur découvrira au fil des pages du présent ouvrage quelle fut la nature réelle du phénomène.

Actuellement, les effets de la christianisation sont d'autant plus variables que l'action missionnaire touche de façon très différente les Amérindiens contemporains. Il convient ici d'examiner la situation sous l'angle de la réalité des pratiques rituelles elles-mêmes.

Les ethnies côtières (1), quoique chrétiennes d'une manière formelle, maintiennent l'essentiel de leurs rituels : les Galibi à travers les fêtes mortuaires epe:ko:dono, qui prennent de plus en plus le rôle de catalyseur culturel et les Palikur à travers les rituels de wawapna et mayapna, visant à capter la bienveillance des forces spirituelles de l'univers. Chez ces derniers d'ailleurs, les rituels prennent souvent un caractère secret en raison de l'influence délétère des sectes protestantes (E. Arnaud, 1984), la Guyane apparaissant une nouvelle fois comme une terre de tolérance face au Brésil.

Toujours chez les groupes côtiers, les chamanes, connus en Guyane sous le nom créole de piayes, mot d'origine karib, perpétuent leur activité depuis les époques précolombiennes et symbolisent, malgré toutes les persécutions, la philosophie profonde des Amérindiens face à notre monde : Ecouter le chant d'un chamane galibi accompagnant le son de sa maraka par une chaude nuit de saison sèche ou encore celui d'un chamane palikur dialoguant avec les esprits, seul sur son banc anaconda; pendant deux jours de pluies incessantes, demeurent des moments d'intense émotion proprement intraduisible, certes, mais qui, n'en doutons pas, renvoient au plus profond de la spiritualité de l'homme.

(1) Nous ne possédons malheureusement pas de renseignements consistants pour les Arawak. Les présentes données ne concernent donc que les Galibi et les Palikur.

Les ethnies de l'intérieur, quant à elles, continuent de représenter un bastion absolument incontournable du chamanisme le plus total, alors que les menaces ne sont pas absentes dans les régions frontalières : les protestants nord-américains sont présents depuis plus de vingt ans chez les Wayana et les Tirio du Surinam, plus récemment chez les Wayampi du Brésil. Pourtant aujourd'hui comme au XVIII^{ème} siècle, du Tapanahoni à l'Amajari, du Paru au Camopi, les maîtres des plantes cultivées, ceux des plantes sauvages, les maîtres des animaux de la forêt, ceux des poissons comme ceux du miel, sont honorés du son grave, puissant, inimitable, des clarinettes tule (J.M. Beaudet, 1983). Le chamanisme est triomphant chez les Emerillon, les Wayana et les Wayampi de Guyane et du Brésil ; résiste, en s'operculant, aux assauts des missionnaires protestants dans les communautés Wayana de Surinam, cependant qu'il semble rendre des points et s'affaiblir chez les Tirio du Surinam. C'est dire, là encore, le havre de paix que pourrait devenir la Guyane dans les années futures.

6 - LES ACTIVITES DE SUBSISTANCE ET LE STATUT DES TERRES : La Guyane Française reste une terre de forêts. Les défrichements massifs par des populations affamées ou des propriétaires terriens avides de subventions, tels que nous avons pu les observer durant ces cinq dernières années au Brésil, n'y existent pas. Cela a probablement eu un effet positif important sur la situation présente des Amérindiens, dès lors que le cycle des activités agricoles restait possible dans les systèmes d'exploitation qu'ils dominent. Néanmoins, globaliser amènerait inévitablement à une vision faussée du problème.

Les trois peuples amérindiens de l'intérieur restent les maîtres d'un territoire incontesté. Qui, spectateur privilégié, n'a pas vu dans le haut Litani, le haut Camopi ou les sources de l'Oyapock, un campement indien : chiens aboyant, canots à moteur hors-bord se balançant à l'amarre, hamacs enchevêtrés sous les carbetts provisoires, arcs, flèches et fusils appuyés ou accrochés aux basses branches, femmes accroupies en train d'allaiter, hommes jetant sur la roche les prises du jour, et surtout feu, feu d'enfer d'une première nuit de boucan ou braise nocturne chassant les démons, qui n'a pas joui de ces instants ne peut pas concevoir clairement ce qu'est vivre avec la forêt.

Certes, ces peuples sont aussi agriculteurs, mais les surfaces qu'ils défrichent restent modestes : 300 ha mis en culture sont suffisants chaque année pour nourrir les trois ethnies de l'intérieur.

Pourtant, les concentrer en quelques villages fixes et leur interdire tout mouvement reviendrait à interdire la poésie au poète et la musique au mélomane.

Les Amérindiens côtiers, Galibi et Palikur, qui ont vécu durement la lente réduction de leur territoire, que l'occupation ait été violente ou le plus souvent progressive et insinueuse, ont dû se réorganiser sur des bases sensiblement différentes. Les Galibi ont abandonné à regret la grande forêt pour concentrer leurs activités sur la pêche côtière. Les Palikur, partagés entre l'estuaire de l'Oyapock et les riches marais de l'Urucaua au Brésil, ont également développé une économie de pêche en eaux saumâtres et douces. Pourtant, et avant tout, la subsistance de ces deux ethnies reste fondamentalement centrée sur l'agriculture et le sac hebdomadaire de couac envoyé par les mères palikur ou galibi à leurs enfants étudiant ou travaillant en ville témoigne comme un symbole de leur vie économique.

Ce n'est donc pas un hasard si, aujourd'hui, les groupes côtiers sont à la pointe de la revendication foncière. Pour eux, le problème est devenu crucial, et sa rapide résolution, comme dans la région de Saint Laurent du Maroni ou Saint Georges de l'Oyapock, culturellement vitale. De ce point de vue, le décret n° 87-267 du 14 Avril 1987 du code foncier prévoyant la concession de zones de subsistance aux « communautés d'habitants tirant traditionnellement leurs moyens de subsistance de la forêt » ouvre des perspectives entièrement nouvelles qui, nous osons l'espérer, permettront de délimiter un espace raisonnable aux populations amérindiennes.

Nous voici parvenus au terme de cet agréable exercice de style qu'est toujours la préface d'un livre marquant.

Nous ne saurions terminer sans remercier l'éditeur, M. Henry BARDON, d'avoir eu l'idée de la réédition de l'ouvrage de Jean HURAUULT, « Français et Indiens en Guyane » lui assurant ainsi une nouvelle jeunesse et lui rendant sa juste place dans la littérature scientifique de la région.

BIBLIOGRAPHIE CONTEMPORAINE

Nous avons jugé important de présenter ici les principaux travaux ethnographiques linguistiques ou consacrés au problème amérindien publiés, ainsi que les thèses rédigées au moment de la parution de l'ouvrage de Jean HURAUULT (1972), ou depuis, concernant les six populations amérindiennes de Guyane, ainsi que leurs communautés dans les pays limitrophes.

On constatera le grand nombre d'ouvrages consacrés aux Wayana et aux Wayampi, tandis que les travaux concernant les Arawak et les Galibi sont relativement restreints. L'intérêt pour les Palikur est récent ; quant aux Emerillon, ils sont actuellement en cours d'étude.

Ajoutons pour terminer que la plus grande partie des travaux cités peuvent être rencontrés à la bibliothèque du centre ORSTOM de Cayenne, qui a fait un gros effort pour rendre toute cette littérature accessible au public.

- ARNAUD, E. 1968. Referências sobre o sistema de parentesco dos Índios Palikur. Bol. Mus. Par. Emilio Gœldi, nov. ser. 36, Antropologia, Belem, Para, pp. 1-21.
- ARNAUD, E. 1970. O xamanismo entre os Índios da região Uaçá (Oiapoque, Território federal do Amapá). Bol. Mus. Par. Emilio Gœldi, Antropologia 40, Belem, Para, 37 p.
- ARNAUD, E. 1984. Os Índios Palikur do Rio Urucaua : tradição tribal e protestantismo Publicações Avulsas 39, Mus. Par. Emilio Gœldi, Belem, Para, 82 p.
- BEAUDET, J.M. 1983. Les orchestres de clarinettes tulle des Wayäpi du haut Oya-pock (Guyane française). Thèse de 3ème cycle, univ. Paris X, 345 p.
- COLLECTIF. 1983. Povos indígenas no Brasil : 3, Amapá e norte do Para, CEDI, São Paulo, 269 p. (sous la direction de D.T. Gallois et C.A. Ricardo).
- COLLECTIF. 1979. Atlas de la Guyane, Atlas des Départements d'Outre Mer, CNRS-ORSTOM, Paris.
- COLLECTIF. 1985 (1ère édition), 1988 (2ème édition). La question amérindienne en Guyane Française, Ethnies vol. 1, n° 1-2, Survival International, Paris, 62 p.
- DELAWARDE, J.B. 1980. Promenade en Guyane avec les Indiens Galibi, coll. Terre des Hommes, Tequi, Paris, 283 p.
- DREYFUS-GAMELON, S. 1981. Le peuple de la rivière du milieu : esquisse pour l'étude de l'espace social palikur. in Orients, pour Georges Condominas, Sudestásie, Privat, pp. 301-313.
- GALLOIS, D.T. 1981. Os Waiäpi e seu território. Bol. do Mus. Par. Emilio Gœldi, Antropologia 80, Belem, Para, 38 p.

- GALLOIS, D.T. 1984-85. O pajé waiãpi e seus espelhos. Rev. de antropologia, 27-28, USP, São Paulo, pp. 179-196.
- GALLOIS, D.T. 1985. Índios e Brancos na mitologia waiãpi, da separação dos povos a recuperação das Ferramentas. Rev. do Mus. Paulista, 30, USP, São Paulo, pp. 43-60.
- GALLOIS, D.T. 1986. Migração, Guerra e Comercio : Os waiãpi na Guiana, FFLCH, USP, São Paulo, 348 p.
- GALLOIS, D.T. 1988. O movimento na cosmologia waiãpi : criação, expansão e transformação do Universo. Tese de Doutorado, Univ. de São Paulo, 362 p.
- GRENAND, F. 1980. La langue Wayapi : phonologie et grammaire. Langues et civilisations à tradition orale, n° 41, SELAF, Paris 121 p.
- GRENAND, F. 1982. Et l'homme devint jaguar : univers imaginaire et quotidien des Indiens Wayãpi de Guyane. L'Harmattan, coll. Amérindienne, Paris, 427 p.
- GRENAND, F. 1984. La longue attente ou la naissance à la vie dans une société tupi (Wayãpi du haut Oyapock, Guyane Française). bull. de la Soc. suisse des Américanistes, 48, Genève, pp. 13-27
- GRENAND, F. 1989. Dictionnaire Wayãpi (Guyane Française), Langues et sociétés d'Amérique traditionnelle, 1, SELAF-PEETERS, Paris, 525 p.
- GRENAND, P. 1980. Introduction à l'étude de l'univers wayãpi : ethnoécologie des Indiens du haut Oyapock (Guyane Française). Langues et civilisations à tradition orale, n° 40, SELAF, Paris 332 p.
- GRENAND, P. 1982. Ainsi parlaient nos ancêtres : essai d'ethnohistoire wayãpi Travaux et Documents, n° 148, ORSTOM, PARIS, 408 p.
- GRENAND P. et F. 1979. Les Amérindiens de Guyane Française aujourd'hui : éléments de compréhension. JSA. t. LXVI, Paris, pp. 361-382
- GRENAND P. et F. 1987. La côte d'Amapa, de la bouche de l'Amazone à la baie d'Oyapock, à travers la tradition orale palikur. Bol. do Mus. Par. Emilio Gœldi, Antropologia 3 (1), Belem, Para, pp. 1-77.
- GRENAND, P., MORETTI Ch. et JACQUEMIN, H1987. Pharmacoopées traditionnelles de Guyane : Créoles, Wayãpi Palikur. coll. Mémoires n° 108, ORSTOM, Paris, 569 p.
- HOFF, B.J. 1968. The Carib language (Galibi), phonology, morphonology, morphology, texts and word index. Martinus Nijhoff, The Hague, 440 p.
- HURAUULT, . 1985 (2ème édition) Les Indiens Wayana de la Guyane Française : structure sociale et coutume familiale. ORSTOM, Paris, 152 p.
- JACKSON, W.S. 1972. A wayana grammar, in : Languages of the Guianas. SIL publications, The University of Oklahoma n° 35.
- JENSEN, A.E. 1988. Sistemas indígenas de classificação de aves : aspectos comparativos, ecologicos e evolutivos, Mus. Par. Emilio Gœldi, col. Eduardo Galvão, Belem, Para, 87 p. (grosse partie consacrée aux Wayapi.)
- KOELEWIJN, C. et RIVIERE, P. 1987. Oral literature of the Trio Indians of Surinam. Foris publications, Dordrecht, 312 p. (Nombreux textes sur les relations avec les ethnies voisines).
- KLOOS, P. 1968. Becoming a piyei : variability and similarity in Carib shamanism. Antropologica, Inst. Caribe de Antropologia y sociologia de la Fundacion La Salle de Ciencias Naturales, 24, Caracas, Venezuela, pp. 3-26.
- LAPOINTE, J. 1970. Residence pattern and Wayana social organisation. Ph. D. thesis, Columbia univ.

- MAGAÑA, E. 1987. Contribuciones al estudio de la mitología y astronomía de los Indios de las Guayanas. *Latin America Studies*, 35, Foris publications, Dordrecht, 306 p. (chapitres sur les Galibi et les Wayana).
- NAVET, E. 1984. Camopi, commune indienne ? La politique « indienne » de la France en Guyane. Introduction de J. HURAUULT. Diffusin INTI et Geria, Paris, 46 p.
- NAVET, E. 1984. Reflexions sur un projet d'enseignement adapté aux populations tribales de la Guyane Française : l'exemple de Camopi. *Chantiers Amerindia*, supplément 2 au n° 9 d'Amerindia, Paris, pp. 17-42.
- RENAULT-LESCURE, O. 1977. Étude syntaxique du Galibi (Guyane Française). *Mémoire de Maîtrise*, Paris V, multigraphié, 98 p.
- RENAULT-LESCURE, O. 1981. Évolution lexicale du Galibi, langue caribe de Guyane Française. Thèse de 3ème siècle, Paris IV, 265 p.
- RENAULT-LESCURE, O., GREHAND, F. et NAVET E. 1987. Contes amérindiens de Guyane. coll. Fleuve et Flamme, textes bilingues, CILF, Paris, 160 p. (textes galibi, wayäpi et emerillon, avec commentaires pédagogiques).
- RIVIERE, P. 1984. Individual and Society in Guiana : a comparative study of amerindian social organization. *Cambridge Studies in Social Anthropology*, Cambridge Univer. Press., 127 p.
- SCHOEPF, D. 1971. Essai sur la plumasserie des Indiens Kayapo, Wayana et Urubu, Brésil. *Bull. du Musée d'ethnographie de Genève*, 14, Genève, pp. 15-68.
- SCHOEPF, D. 1972. Historique et situation actuelle des Indiens Wayana-Aparai du Brésil. *Bull. du Musée d'ethnographie de Genève*, 15, Genève, pp. 33-64.
- SCHOEPF, D. 1976. Le japu faiseur de perles : un mythe des Indiens Wayana-Aparai du Brésil. *Bull. du Musée d'ethnographie de Genève*, 19, Genève, pp. 55-82.
- SCHOEPF, D. 1979. La marmite wayana : cuisine et société d'une tribu d'Amazonie. *Musée d'ethnographie de Genève*, catalogue d'exposition, Genève.
- SCHOEPF, D. 1987. Le récit de la création chez les Indiens Wayana-Aparai du Brésil. *Bull. du Musée d'ethnographie de Genève*, 29, Genève, pp. 113-138.
- TAYLOR, D. 1977. Languages of the West-Indies, The John Hopkins University Press, Londres, 278 p. (un chapitre sur la langue arawak).
- VAN VELTHEM, L.H. Representações graficas Wayana-Aparai. *Bol. do Mus. Par. Emilio Gœldi*, n.s. *Antropologia*, 64, Belem, Para, 16 p.
- VAN VELTHEM, L.H. 1980. O Parque Indígena de Tumucumaque. *Bol. do Mus. Par. Emilio Gœldi*, n.s. *Antropologia*, 76, Belem, Para, pp. 1-31.
- VAN VELTHEM, L.H. 1983. A pele de Tulupere : Estudos dos trançados Wayana-Aparai. *Dissertação de Mestrado em Antropologia*, Univ. de São Paulo.

Jean-Marcel Hurault

FRANÇAIS et INDIENS en GUYANE



GUYANE PRESSE DIFFUSION
EDITEUR - CAYENNE